

l'auteure se penche sur l'*Histoire des femmes en Occident* dont, avec tant de succès, elle a dirigé le cinquième volume sur le XX^e siècle. Elle en profite pour reprendre certaines critiques et justifier son approche dans la sélection des textes pour cette collection. Dans la section sur le tournant linguistique, on constate une fois de plus que les débats postmodernes qui agitent tant la production historique anglophone trouvent peu d'écho dans le pays de Derrida et de Lyotard.

L'ouvrage se termine sur les « richesses et paradoxes de l'histoire des femmes » en France (p. 149). On demeure encore pantois devant le manque de reconnaissance institutionnelle de l'histoire des femmes dans ce pays, leur faible présence dans les universités et les centres de recherche, compte tenu de la production historique dans ce domaine depuis quelques années. C'est dans ce contexte que Françoise Thébaud, comme pour convaincre ses collègues de l'objectivité de sa démarche, souhaite « l'autonomie relative de ce champ intellectuel par rapport au mouvement social » (p. 167).

Les Québécoises seront sans doute agacées par ce passage du français à l'anglais, *gender, women's studies, linguistic turn*, mais elles accueilleront enfin un ouvrage historiographique en français sur l'histoire des femmes. On partage l'impatience de l'auteure quand elle entend tenir dans des colloques récents des propos entendus dix ou vingt ans auparavant. Ce bilan devrait permettre de pousser plus avant et plus en profondeur l'exploration de l'histoire des femmes. Son ultime souhait sera probablement réalisé : que son ouvrage soit « le point de départ d'une controverse sereine, d'un débat intellectuel sur la place des femmes dans l'histoire française, sur ses apports à la discipline historique ainsi que sur ses manières de faire et d'interpréter » (p. 163).

Pour les éclairer au moment de leur premier contact avec ce domaine de l'histoire, on voudrait que tous les étudiants et étudiantes lisent attentivement l'introduction de Françoise Thébaud, pour ensuite ne pas résister à la curiosité de poursuivre la lecture jusqu'au bout. Ils et elles découvriront un livre généreux, une critique libre de toute mesquinerie et un bilan historiographique comparé de la production française et anglophone de 25 ans d'histoire des femmes.

Andrée Lévesque
Université McGill

Ellen Meiksins Wood and John Bellamy Foster, eds. — *In Defense of History: Marxism and the Postmodern Agenda*. New York: Monthly Review Press, 1997. Pp. 204.

Aujourd'hui, occupant de manière hégémonique le marché des idées, l'école philosophique du post-modernisme se nimbe d'un prestige certain au sein des microcosmes intellectuels anglophones. Pour les exégètes américains, britanniques et canadiens des travaux de la *French School*, appellation générique regroupant entre autres les Jean-François Lyotard, Jacques Derrida et Gilles Deleuze, la connaissance deviendrait un fait politique, la notion de vérité serait illusoire vu la construction

discursive de la réalité et la relativité des valeurs, les interprétations relèveraient de la subjectivité. Suite à son exhumation, les post-modernistes se réclament de la paternité de Friedrich Nietzsche, partageant ensemble le même code génétique du nihilisme. Aussi, ils s'en prennent au projet universaliste des Lumières et au caractère obsolète des grands récits explicatifs de la Modernité, dont la pertinence est mise à mal sous la chaleur d'un XX^e siècle particulièrement atroce. Parmi leurs cibles favorites figure le méta-récit du paradigme marxiste, dont la mort annoncée fait la chronique depuis l'effondrement du Mur.

Voici donc un livre de réplique, qui dénonce et combat les dogmes de cette nouvelle foi. Sous la direction d'Ellen Meiksins Wood et de John Foster Bellamy, *In Defense of History* se place sous l'ombre tutélaire d'Edward P. Thompson (p. 14–15), dont le *Poverty of Theory* se faisait vivement acerbe envers la scolastique althussérienne. Cette fois, puisque les nouveaux clercs post-modernes aperçoivent la parousie de la fragmentation du sens, autrefois prophétisée par Oswald Spengler et C. Wright Mills (p. 1–3), Wood et alii reprennent le flambeau, animés du même esprit pugnace que celui de l'article de John Searle sur les dérives du relativisme (paru en 1993 dans les pages de *Daedalus*), ou encore des *Impostures intellectuelles* (1997) de Jean Bricmont et d'Alan Sokal. Voici aussi un livre qui, au risque de paraître ringard, n'hésite pas à prôner le matérialisme historique comme cadre opératoire d'analyse, tout en incitant au renouvellement théorique de ses perspectives à l'instar des propositions de Fredric Jameson (p. 175–183).

Dès l'introduction, l'ouvrage montre ses couleurs. Selon Wood, le post-modernisme comprend des contradictions internes inacceptables pour l'intellectuel engagé dans la Cité. Assimilant les changements socio-historiques à l'émergence inexplicable de différences anarchiques sans interrelations entre elles, cette nouvelle scolastique se fonde sur un déni de l'Histoire, plus précisément sur la négation d'un processus historique intelligible (p. 8). Dès lors, il en résulte un paradoxe. Le déni post-moderne de l'Histoire se nourrit d'un pessimisme politique certain, où l'émancipation des opprimés semble relever du vœu pieux. Or, ce pessimisme tire sa substance d'une conception optimiste des possibilités et de la prospérité du système capitaliste contemporain, dont le consumérisme s'étend désormais à la planète par la loi d'airain du Marché (p. 8–9). Dans un trait polémique qui récuse l'anti-humanisme désespérant du post-modernisme, Wood ne considère pas la Post-Modernité comme un diagnostic des maux de la Cité, mais bien plutôt comme une maladie affectant les intellectuels qui y adhèrent (p. 10) puisque, à l'instar de la fausse conscience, les excès post-modernes les démobilisent. En s'interrogeant sur certains pré-supposés anti-démocratiques des *cultural studies* (p. 50), Francis Mulhern adhère lui-aussi à cette conclusion.

Aussi, les auteurs ne brûlent sûrement pas du même enthousiasme que Hayden White (*Metahistory*, 1973; *Topics of Discourse*, 1978), Patrick Joyce (« The End of Social History? », *Social History*, 1994) ou Keith Jenkins (*On « What is History »*, 1995), selon lesquels l'Histoire se ramène à la seule construction d'un discours savant où, pour reprendre les propos vaseux d'un Jacques Godbout (*Le sort de l'Amérique*, 1996), à un sous-genre littéraire. Au contraire, la démarche de l'Histoire, cernée par Bryan D. Palmer sous sa composante du matérialisme historique

(p. 66–71), transcenderait le discours et les représentations vers une connaissance plus objective, plus proche de la réalité. Elle s'apparenterait à la Science, au sens fort du terme.

Se distinguant de l'ouvrage plus nuancé de Richard J. Evans (*In Defence of History*, Londres, Granta, 1997) sur cet aspect, *In Defence of History* témoigne de son attachement militant à la conception rationaliste de la Science, issue de l'ère des Lumières. Une grande partie des charges s'inspire de cet héritage. Parmi les nombreux paradoxes des post-modernistes qui « inquiètent les évêques mais charment les conseils d'administration » (ma traduction), Terry Eagleton relève leur nervosité à l'égard du concept scientifique de vérité et leur refus d'une explication du monde réel (p. 24). En explorant les relations entre cultures mondiale et nationale, Ahaz Ahmad recourt à l'idéal d'universalité, objectif de l'observation scientifique, comme antidote au charlatanisme revêtu des oripeaux de la théorie (p. 57–60). Enfin, l'affaire Sokal trouve un écho auprès de Meera Nanda qui, dans un texte décapant sur les dangers et la vacuité des thèses culturalistes en sciences (p. 74–96), en retient des leçons salutaires.

Dès lors, les critiques se font acerbes au sujet des théories discursives et de leurs concepteurs. Selon Kenan Malik, la méthodologie déconstructionniste de Jacques Derrida imposerait comme absolu la notion de différence, celle-ci jouant le même rôle essentialiste que la Nature pour les Positivistes du XIX^e siècle. Pis, l'exaltation de la différence selon Derrida se rattacherait à une perspective anti-humaniste. Élaborée par les Edmund Burke, Joseph de Maistre, Friedrich Nietzsche et Martin Heidegger, cette perspective entretiendrait une hostilité élitiste envers une Emancipation rationnelle de l'être humain, puisque les masses en seraient incapables, du fait de leurs atavismes et de leur irrationalité inhérentes (p. 121–127). Dans une note critique sur les liaisons dangereuses d'un féminisme à la Diane Elam avec le Post-Modernisme, Carol A. Stable dénonce l'amnésie historique d'un Jean-François Lyotard, ce dernier réduisant l'expérience marxiste à son anamorphose staliniste (p. 136). Enfin, *In Defence of History* se penche sur le cas Michel Foucault. Bien que Palmer souligne la convergence des analyses marxistes et foucauldienne des relations entre Savoir et Pouvoir (p. 67), certains se font moins amènes. John Bellamy Foster dénonce sa conception généalogique de l'Histoire et son intérêt pour le micro-politique, qui traduirait son rejet du projet émancipateur des Lumières (p. 190–191). Quant à lui, David McNally perçoit chez Foucault une incapacité à briser les schèmes du déterminisme discursif, puisque sa conception des relations entre Savoir et Pouvoir impliquerait une construction préalable produite par des êtres humains dotés de connaissance, construction relevant du discours (p. 29). Ici, il aurait lieu de tempérer les jugements qui ne rendent pas justice à la perspective foucauldienne, à sa pensée évolutive pleine de nuances et d'arabesques. Il faut bien dire également que nombre de post-modernes, subjugués par le personnage Foucault, ont concocté des interprétations de sa pensée parfois fort éloignées de l'originale.

In Defence of History ne soulève malheureusement pas l'une des apories intellectuelles de la Post-Modernité, celle de la démarche historiciste inhérente à sa conception. Le nez collé sur la virtualité de l'instantané et du non-lieu, les clercs post-

modernes distinguent aujourd'hui le déclin des méta-récits et la fragmentation du sens, aspects qui ressortissent à la phase temporelle succédant à la Modernité. Or, la constitution de phases historiques et l'idée même de succession renvoient à une lecture historiciste du changement social, lecture hégélienne à laquelle le post-modernisme nie toute prétention et légitimité. Au lieu de se laisser enfermer dans l'aliénation du paradoxe post-moderne, les auteurs de cet ouvrage assument entièrement l'influence de Hegel. Ne doutant pas du sens de l'Histoire, ils contestent, par la plume d'Eagleton, le verdict de Francis Fukuyama. En effet, pour un marxiste, l'atteinte de la liberté ne signifie pas la fin de l'Histoire, elle en marque bel et bien que le début (p. 22) pour mieux continuer le combat. À défaut d'être pleinement convaincant sur ses capacités de renouvellement, *In Defense of History* signe là l'un des traits caractéristiques du marxisme, soit la contestation des scolastiques de la domination, avec les armes rhétoriques du projet utopique.

Martin Pâquet
Université de Moncton